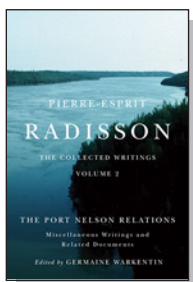


**Pierre-Esprit Radisson:
The collected writings
Vol. 1. The Voyages**

Germaine Warkentin (dir.). Champlain Society et McGill-Queen's University Press, Toronto et Montréal, 357 p.



**Vol. 2. The Port Nelson
Relations, Miscellaneous
Writings and Related Documents**

Germaine Warkentin (dir.). Champlain Society et McGill-Queen's University Press, Toronto et Montréal, 283 p.

L'UNE DES GRANDES IRONIES DU SORT veut que ce soit dans la langue de Shakespeare, plutôt que dans celle de Molière, que l'on doive lire les écrits de l'une des figures les plus marquantes de l'histoire de la Nouvelle-France, Pierre-Esprit Radisson. Celui-ci naît vers 1636, vraisemblablement à Paris, et débarque à Québec en 1651. Capturé et adopté par les Mohawks l'année suivante, il passe quelques années en Iroquoisie avant de regagner la colonie française, d'où il prend part à la brève tentative d'implantation missionnaire à Sainte-Marie chez les Onondagas. Il devient dès lors le coureur de bois emblématique, voyageant en compagnie de son beau-frère Médard Chouart Des Groseilliers et en dépit de la réticence des autorités coloniales jusqu'aux confins du lac Supérieur, puis à la baie d'Hudson, aboutissant bientôt à Boston et à Londres. Figure

fondatrice de la pérenne Compagnie de la Baie d'Hudson, Radisson sera brièvement au service de la France avant de redevenir, selon ses propres mots, « serviteur du Roy de la grande Bretagne » (1 : 86). C'est à Londres qu'il s'éteint, en 1710.

Or, Radisson, contrairement à la grande majorité de ses contemporains, a laissé des traces écrites relativement abondantes. Ses manuscrits, dont la plupart furent composés en anglais, se retrouvent dispersés dans une douzaine d'archives et bibliothèques de quatre pays. Deux éditions donnaient jusqu'à présent accès à ce corpus radissonien, celle de Gideon Scull (*Voyages of Peter Esprit Radisson*, Price Society, Boston, 1885) et celle d'Arthur T. Adams (*The Explorations of Pierre Esprit Radisson*, Ross and Haines, Minneapolis, 1961). Que ces éditions soient incomplètes, truffées d'erreurs de transcription, maigrement annotées et à peine contextualisées explique pourquoi Germaine Warkentin, spécialiste des lettres anglaises, professeure émérite de l'Université de Toronto, s'est attelée à la tâche de recueillir tous les textes connus et d'en établir une nouvelle édition critique en deux volumes.

Le premier volume de l'œuvre de Radisson renferme les quatre premiers *Voyages* couchés par écrit en 1668, de sa captivité iroquoise en 1652 à son arrivée à Londres en 1665. Le second renferme les textes épars de la période 1676-1710, dont les deux plus importants sont les *Relations* du Port Nelson de 1682-1684. Une introduction générale, qui décrit en près de cent pages la vie de l'homme et ses traces manuscrites, ouvre le premier volume ; chacun des deux ouvrages contient une introduction additionnelle qui étale avec soin la démarche éditoriale. En bonne littéraire, Warkentin s'interroge prioritairement sur la production et la circulation des écrits radissoniens, ainsi que sur les stratégies discursives de leur auteur. Elle fait remarquer que celui-ci s'exprime avec aisance, mais dans un style qui demeure profondément oral. Il est un causeur né (*born*

conversationalist, 1 : 14), un écrivain naïf dans le meilleur sens du terme, c'est-à-dire confiant et naturel, peu porté à l'artifice (*naive writer*, 1 : 47).

Radisson est, manifestement, propulsé par l'amour de la découverte et un certain sens du destin. C'est justement sa destinée exceptionnelle qui confère à cette nouvelle édition critique de l'importance pour le public de *Recherches amérindiennes au Québec*. « [I]t was my destiny, déclare-t-il à la fin du récit de sa captivité, to discover many wild nations » (1 : 159). Il fut en effet un observateur privilégié des sociétés autochtones, sur lesquelles il offre un éclairage intime et éclatant. Précieux complément aux *Relations* des Jésuites ou à la *Correspondance* de Marie de l'Incarnation, Radisson raconte son séjour chez les Mohawks et chez les Onondagas, puis parmi les peuples du lac Michigan, du lac Supérieur et de la Baie James permettant d'en apprendre sur les Hurons-Wendats, les Anicinabés, les Dakotas et les Cris. Il nous en dit long sur les rituels, les cérémonies et les protocoles de ces peuples, et fournit une abondance de détails sur leur vie quotidienne et leur culture matérielle. Il semble avoir sincèrement aimé ses interlocuteurs autochtones, et avoir été aimé d'eux en retour.

Warkentin reprend la phrase du romancier Philip Child, qui décrivait Radisson comme un « *courtier in buckskin* », un courtisan des bois (1 : 20). Elle devine, par ses mots et ses actions, mais aussi par son écriture cursive soignée, qu'il avait été élevé dans un milieu qui le destinait à servir la petite noblesse. Le sens du cérémonial, des bonnes manières et de l'honneur qu'il avait acquis dans ce contexte français l'aurait ainsi bien préparé à la rencontre des sociétés autochtones. Or, alors que Martin Fournier, dans *Les Aventures de Radisson* (Septentrion, Québec, 2001), voyait en cet homme le type même du « métis culturel », Warkentin lui refuse l'étiquette. Elle ne discerne pas en lui la fusion, caractéristique selon elle du métissage, des

éléments psychologiques et sociaux autochtones et européens. Toute apparence de métissage, suggère Warkentin, ne serait que le reflet d'une personnalité spontanée, qui tendait à vivre dans le moment présent. Car, malgré une décennie d'immersion en autochtonie, il devient en bout de ligne un homme d'affaires fondamentalement européen.

Le quatrième *Voyage*, qui mène Radisson à Londres et qui clôt le premier volume, représente en tout cas un texte charnière. Warkentin fait remarquer à ses lecteurs à quel point l'auteur adopte une attitude moins sympathique qu'auparavant à l'égard des autochtones. Désormais, Radisson manie la plume comme un entrepreneur établi et déterminé, qui cherche avant tout à persuader ses protecteurs et ses adversaires de son importance. Lorsqu'il fait figurer les autochtones dans son récit, c'est pour faire valoir sa propre expertise professionnelle comme agent interculturel. Il se permet dorénavant de décrire ses interlocuteurs autochtones comme des brutes et vante son habileté à les manipuler. Dans un passage particulièrement dur, il écrit : « They would give themselves up this day to God if they had knowledge of him & tomorrow they would

give themselves to the devil for a pipe of tobacco, & they would even deliver up their inheritance for the like things. » (2 : 223)

Warkentin semble dans l'ensemble à l'aise avec le sujet autochtone, mais ce n'est pas là son domaine d'expertise et certaines nuances finissent par lui échapper. Elle ne fait pas comprendre au lecteur que lorsque Radisson écrit « heads », par exemple, il se réfère presque certainement à ce que l'on nomme aujourd'hui des scalps, et non pas à des têtes. Et lorsqu'elle tente de déchiffrer une liste de nations, elle ne saisit pas que « Anontackeronons » correspond à Onontagueronons, c'est-à-dire aux Onondagas ; que « Avieronons » est vraisemblablement une mauvaise transcription d'Anieronons, et qu'il s'agit donc d'Agniers ou de Mohawks ; elle se trompe en affirmant que les « Kischeripirini » sont les Cris de la rivière Moose, alors qu'il s'agit certainement des Kichesipirinis, les Algonquins de l'Île (Morrison) et de la Grande Rivière (des Outaouais) ; ou lorsqu'elle hasarde que « Socoquis » correspond aux Souriquois, ou Micmacs, alors qu'il s'agit très clairement des Sokokis ou Sokwakis de la rivière Connecticut (1 : 306-307).

Warkentin, connaissant ses limites, a eu la bonne idée de déléguer à l'ethnohistorienne Heidi Bohaker la rédaction d'un bref essai intitulé « Radisson in an Aboriginal World », annexé à la fin du premier volume (1 : 309-325). Bohaker résume avec beaucoup de perspicacité l'univers autochtone dans lequel s'immisce l'aventurier européen : un univers nouvellement bouleversé par les épidémies et par le cycle de guerres qu'elles entraînent, mais où persistent toutefois des continuités culturelles fondamentales. Elle souligne l'importance de la parenté et de l'adoption, du don, du commerce et de la violence, et montre en quoi le témoignage de Radisson nous permet de goûter certaines facettes de la cosmovision et des systèmes de savoir autochtones.

Voilà donc une nouvelle édition critique qui, malgré quelques faiblesses, saura s'affirmer comme définitive. Pour tous ceux qui s'intéressent à l'autochtonie au xvii^e siècle, elle deviendra un incontournable.

Jean-François Lozier
Musée canadien de l'histoire, Gatineau